

Senior

Él. 8° Y

9021

(534)

Le  
LIVRE  
de  
POCHE  
Jeunesse

# La mue américaine 2

Guerre et tequila

Muriel Carminati



20510



JEUNESSE

EL 804  
9021  
(574)

## MURIEL CARMINATI

Muriel Carminati est née à Longwy en 1956. Elle enseigne les lettres dans un lycée de Lorraine, mais elle a aussi la passion d'écrire pour les jeunes. Plusieurs des romans qu'elle a déjà publiés dans Le Livre de Poche Jeunesse ont été sélectionnés par des jurys littéraires ou ont obtenu un prix; ils connaissent aussi le succès auprès des lecteurs. Après l'Antiquité ou le xvii<sup>e</sup> siècle à Venise, c'est dans une histoire plus proche de nous qu'elle introduit dans les deux volumes de *La mue américaine* : le Hollywood des années légendaires, avant Pearl Harbor, et l'Amérique et le Mexique dans la période qui suivit.

LA MUE AMÉRICAINNE 2  
GUERRE ET TEQUILA

DL-17.04.1996 16195



2140249


823

MURIEL CARMINATI

N<sup>o</sup> 1 : 2161507

LA MUE  
AMÉRICAINNE 2  
GUERRE ET TEQUILA

Illustrations :  
Bruno Mallart

 HACHETTE  
*Jeunesse*

DU MÊME AUTEUR DANS  
Le Livre de Poche Jeunesse

*Mémoire d'éléphant*

PRIX "L" DE L'AVENTURE DE LA VILLE DE LIMOGES 1992

CATÉGORIE "LITTÉRATURE DE JEUNESSE"

*Le nombril du monde*

*La nourriture des anges*

PRIX DU ROMAN JEUNESSE 1993

DU MINISTÈRE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS

*La mue américaine 1*

*Les années homard*

*La mue américaine 2*

*Guerre et tequila*

© Hachette Livre, 1996.



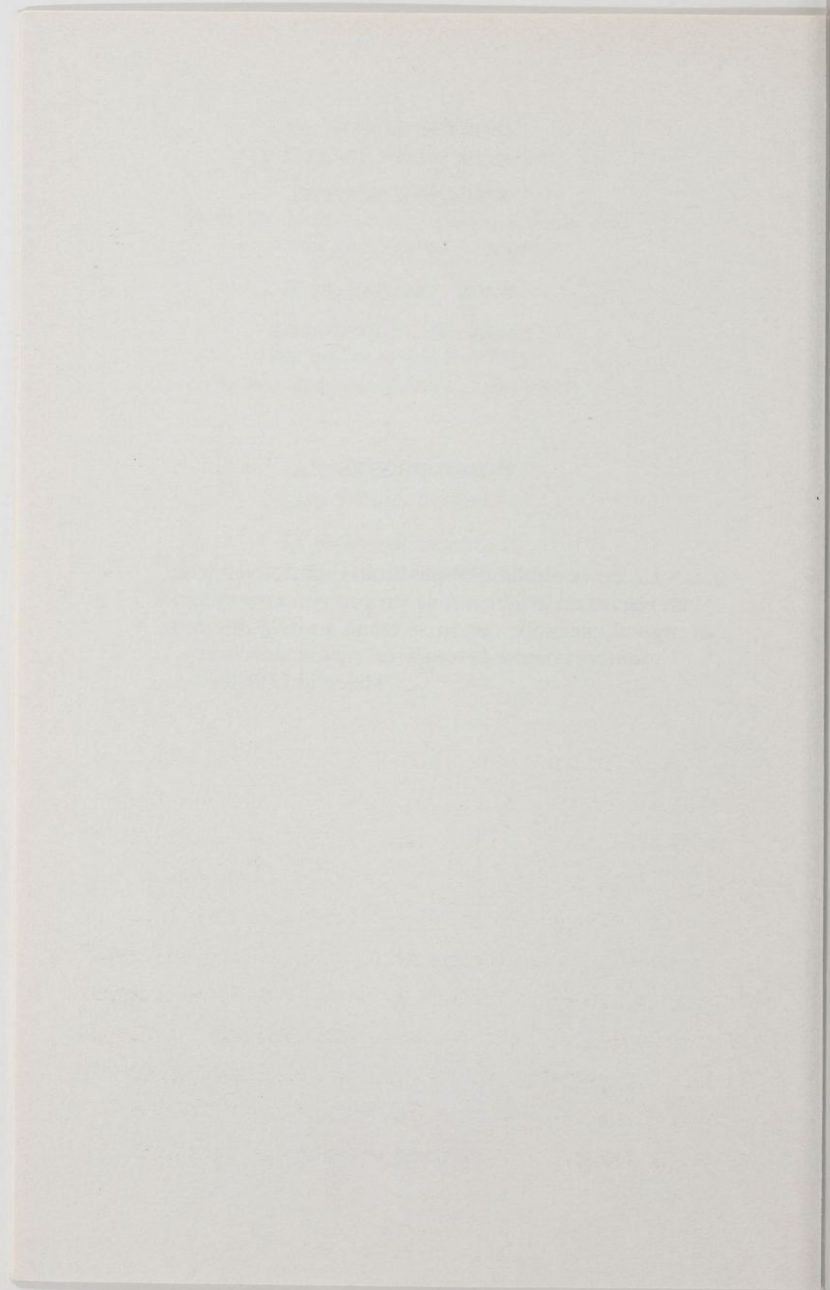
A mes parents

« Là, de ce sublime observatoire, on pouvait jeter  
un regard en arrière sur sa propre vie, sans chagrin  
ni orgueil excessifs, car on se tenait au-delà des deux. »

*Sombre comme la tombe où repose mon ami.*

Malcolm LOWRY





# 1

Pas de sous-marin japonais en vue ! Je lâche en soupirant la paire de jumelles que je tenais depuis une heure. J'étire mes doigts crispés et masse mon nez endolori. Voilà, j'aurai encore contribué à l'effort de guerre aujourd'hui. L'océan ondule joyeusement comme d'habitude, les mouettes criaillent entre deux loopings et le soleil écarte avec autorité les nuages : Place au printemps. Remontant lentement vers le bungalow, j'aperçois Maman sur la terrasse, qui étend une petite lessive en cadence.

*Chattanooga choo choo.* Ça fait des mois maintenant qu'on entend ce morceau sur les ondes et on ne s'en lasse pas. Et seulement deux semaines que cette maison est à nous! Je n'en reviens pas. Si j'avais pu m'imaginer, ne serait-ce qu'une minute, que nous deviendrions un jour propriétaires de notre location à Malibu... C'est un fait que l'entrée en guerre a fait vaciller bien des cervelles. Un submersible suspect repéré au large et c'est toute la côte qu'on a soudain bradée pour une bouchée de pain. Quand Bobby nous a prévenus de la bonne affaire, Maman et moi, on s'est regardés, incrédules. Quoi! on allait pouvoir partir en week-end nous aussi, perfectionner son crawl et boire son cocktail de fruit sous le vent!

En riant, Maman observe le fuselage argenté de l'avion qui passe au-dessus de nos têtes. Je la vois qui a un peu la chair de poule et, grim pant les escaliers quatre à quatre, je viens lui frotter les bras : elle frissonne, comme le jour où elle a signé le crédit à la banque, parce que même une bouchée de pain, c'était trop cher pour nos moyens. Et notre résidence marine ne sera vraiment à nous que dans quelque soixante mensualités.

Mais qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse, comme dit ce brave Alfred.

« Dansons plutôt, propose Maman, à qui mon étrillage ne plaît guère. Nous nous réchaufferons mieux.

— Parle pour toi! Je n'ai pas froid! » Et je claque des dents comme d'autres des castagnettes.

Hum... *A string of pearls!* Le tout nouveau succès de Glenn Miller que la radio fait couler à profusion. Quel talent! Nous esquissons quelques pas mais, gênés par les draps de bain qui voltigent au vent, nous devons interrompre notre évolution. De toute façon, il faut rentrer : le grésillement du moule à gaufres nous appelle. Le sirop d'érable dont j'arrose la pâte croustillante dénature notre goûter typiquement français et ma mère proteste.

« Désolé, M'man, c'est l'*american way of life* qui a encore frappé! » Et j'engouffre la première bouchée avec un tel contentement qu'elle renonce à ses critiques et se met elle-même à manger avec appétit.

« Encore un que les Japs n'auront pas! »

Ma mère m'approuve en clignant des yeux. Quand on y pense, quelle panique depuis décembre! La guerre à peine déclarée,

tout le monde s'est empressé de voir des traîtres asiates partout.

On a même évité de peu l'incendie du *Chinese Theater* sur Hollywood Boulevard : sa forme de pagode n'était-elle pas un signe de ralliement pour les membres top secret d'une *kimono-connection*? Et les épiciers exotiques ont eu intérêt à se tenir à carreau s'ils tenaient à leurs carreaux. L'affolement complet. D'ailleurs, il n'y a pas un Japonais qui n'ait perdu son job. Une grande rafle a eu lieu un matin. Je m'en souviens, nous étions en train de déménager... Izumi s'est faufilé à travers les cartons et les caisses qui obstruaient le hall et nous a fait ses adieux avec beaucoup de cérémonie, en s'inclinant plusieurs fois. Revêtu de son costume du dimanche, très digne dans sa chemise empe-sée, il a ensuite disparu au coin de la rue, encadré par deux policiers. Son départ nous a laissés bouche bée. Bien sûr, nous étions sur le point de nous séparer de lui puisque le salaire de Maman nous permettait à peine de vivre, elle et moi. Et puis, plus besoin de jardinier pour soigner nos trois pots de fleurs sur le balcon de notre nouveau domicile, un trois-pièces à Burbank! Mais apprendre que

nous entretenions un espion dans nos murs avait quelque chose de choquant. Izumi, sanguinaire agent de l'empire du Soleil-Levant? Allons donc! Un dangereux samouraï avide de nous découper en rondelles mais assez civilisé pour dissimuler ses épouvantables sentiments? Livrant probablement à notre insu des renseignements à l'ennemi depuis longtemps! Mais quels renseignements? Un nouveau traité d'horticulture, tout au plus...

« Ne plaisantez pas, madame! avait rétorqué le policier, la mâchoire crispée. Vous n'avez pas idée comme ils sont hypocrites, ces gens-là. Un ordre venu de là-bas – son pouce désigne bizarrement le massif de roses – et zip! on vous retrouvait un beau matin la gorge ouverte par un coup de sabre. »

Un fou rire de première commence à me submerger : le nouveau langage des fleurs... Massif de roses ordonne : « Allez me zigouiller celui-ci, chatouillez-moi celui-là, soyez poli avec le troisième... » Mon Dieu, comment me retenir?

« Mais qu'as-tu? Tu es rouge comme une pivoine! » me dit ma mère.

C'est le bouquet, j'éclate...

« C'est l'âge bête! rétorque le poulet, si-

nistre. Conseillez à votre fiston de se calmer, sinon c'est moi qui vais m'en charger. »

Bref, tous les Japonais – et quelques autres. Ben oui, ces Jaunes, ils se ressemblent tellement! – ont été sympathiquement conduits dans un camp d'internement, une espèce de grand parc où on les a à l'œil. C'est Max qui me l'a dit, son père s'est renseigné. Chez les von Gottfried qui vivent à Beverly Hills, il paraît que le parc a pris des allures de forêt vierge en trois mois parce que, évidemment, pas moyen de retrouver un jardinier à cette époque. Tous les hommes valides ont été plus ou moins réquisitionnés pour des tâches plus urgentes, par exemple regarder les yeux bridés sevrés d'espionnite tourner en rond dans un coin de cambrousse californienne.

Pour les Allemands, les mesures sont moins draconiennes mais quand même! Interdiction de quitter son lieu d'habitation de vingt et une heures au lendemain.

Max et ses parents n'ont pas l'habitude de sortir le soir, alors ça ne les a pas terriblement dérangés. Leur demeure est si grande! Pas du genre jet d'eau, moucharabieh et sé-

rénade, ça non, plutôt Escorial qu'Alhambra, si vous voyez ce que je veux dire, mais ce qui est sûr, c'est qu'on peut circuler à son aise. Moi, en tout cas, ce genre de mesure me rendrait dingó. J'en parle à cœur ouvert avec Max. J'insiste :

« Tu comprends, même si je n'avais aucune envie d'arpenter les boulevards à onze heures du soir ou de fréquenter les boîtes de nuit, je ne supporterais pas d'être assigné à résidence. C'est l'idée même de cette surveillance qui me rendrait maboule.

— Oh, les idées, ce sont encore elles que je peux le mieux maîtriser ! Somme toute, plus facilement que les gens ou les choses. Votre Montaigne l'a bien expliqué dans ses *Essais* : Ne pouvant régler l'ordre du monde, il se règle...

— Lui-même ! » Je complète avec lui.

Max sourit mais je vois bien que son regard est triste. Quel âne je fais ! Ça ne me coûte rien de discuter puisque la situation ne me concerne pas vraiment. Je le quitte brusquement, gêné tout à coup par la gaffe que je viens de commettre. Je me fais la sale impression d'être allé rendre visite à un prisonnier pour lui dire finalement, la main sur le



cœur, qu'à sa place, je me supprimerais. Toujours faire triompher la sincérité. Dire tout ce qui nous passe par la tête. Est-ce bien raisonnable? L'enfer est décidément pavé de bonnes intentions.

Il n'a pas fallu plus de quelques semaines pour voir s'installer un climat différent dans cette ville à partir du moment où les États-Unis sont entrés à leur tour dans la danse. Nous avons tous été invités à participer à l'élan général. Les preuves de patriotisme se sont multipliées. Une vaste chasse au gaspillage a été organisée : finies les affiches publicitaires lumineuses, finis les réverbères éblouissants ; à la place, un éclairage public du genre veilleuse d'hôpital, rideaux à toutes les fenêtres : impératif! Enfin, phares des autos réduits à des pinceaux lumineux de lampe de poche. Ça, on peut le comprendre avec le risque des bombardements nocturnes. Après tout, le mot « couvre-feu » n'est pas fait pour les chiens! A côté de ça, il y a des choses qui m'échappent. Ayant à peine emménagé à Burbank, on s'est rendu compte que les anciens locataires avaient emporté leurs étagères. Il s'avérait donc ur-

gent d'en confectionner de nouvelles rapidement si on ne voulait pas camper dans un chantier effroyable. Eh bien! vous me croirez ou pas, il m'a été impossible d'acheter des planches et des clous dans ce foutu pays. J'ai bien fait trente endroits : magasins, dépôts, scieries. Et pas question d'obtenir quoi que ce soit. « Rationnement », me répondait-on partout, le « Sésame, ferme-toi » à la mode. De guerre lasse, j'ai suggéré :

« Et si c'était pour un mort, hein? S'il nous fallait un cercueil? »

Alors on m'a répliqué :

« Apporte-nous le macchabée, on avisera après... »

J'allais tout de même pas descendre quelqu'un dans la rue pour avoir le droit de ranger mes bouquins et mes nippes!

Finalement, cette histoire de cadavre m'a donné une idée. Je suis retourné au département menuiserie de la Warner, j'ai repéré une paire de grossiers sarcophages en contre-plaqué en me promettant de revenir la nuit suivante. Et j'ai fait cinq fois la navette avec mon vélo : il oscillait dangereusement, chargé à toc à chaque trajet. Le faux bois massif, mine de rien, ça pèse son poids. Heureusement

que notre nouveau domicile ne se trouvait pas à perpète la galette, sinon je serais mort d'épuisement et alors, ces planches n'auraient pas été détournées de leur usage... Bon, j'ai dû scier un peu à droite, à gauche pour faire entrer ces rayonnages dans les niches prévues, et puis, avec tous ces yeux de momie peints en bleu cobalt, j'ai la délicieuse sensation d'être épié par Argus dès que je remue le petit doigt. Sinon, tout va bien.

A la Warner, depuis la mystérieuse disparition des cercueils égyptiens, l'équipe des gardiens de nuit a été renforcée. On craint qu'il ne s'agisse d'un vol germano-nippon annonçant la prochaine exécution des grands patrons, et tout le monde est sur les dents. De plus, comme s'il n'y avait pas assez de motifs d'énervement, il est impossible d'utiliser son véhicule maintenant puisque les pneus de voiture sont le dernier produit en date que les autorités viennent de réquisitionner. Des vagues de vélos commençant à se croiser sur les boulevards, je me sens moins seul, et surtout, plus personne ne me hurle de garer ma trottinette, ça change. Seules les ambulances ont pu conserver leurs chaussures de marche. Tout de même! Vous vous imaginez! Trans-

porté sous perfusion en triporteur jusqu'à la clinique la plus proche ! La population a d'ailleurs été conviée à acquérir au plus vite quelques gestes de secourisme. C'est ainsi que deux jours avant notre déménagement, j'ai été témoin dans mon quartier chic d'une scène peu banale. Un groupe de volontaires répétait l'exercice. Chrono en main, un gars venait de siffler le début de la manœuvre. Les deux malabars se précipitèrent derrière une haie, brancard brinquebalant, et en ressortirent avec leur victime, une femme enfant, quarante-cinq kilos toute mouillée, ils avaient dû la chercher, cette perle rare, mais attendez la suite. Ils transportèrent le poids plume allegro presto, confondant brancard et poêle à crêpes, tant la « blessée » était légère. Quand ils l'eurent déposée dans l'ambulance, ils étaient largement dans les temps impartis. Tout à leur euphorie, ils se congratulèrent en rejoignant l'avant du véhicule et démarrèrent sur les chapeaux de roue, prêts à effectuer leur demi-tour un peu plus haut. Il faut préciser que la rue est particulièrement pentue. Et voilà ce qui est arrivé : la porte de l'ambulance s'est brusquement ouverte puis refermée puis rouverte. Elle avait été simplement pous-

s'écrasaient sur le sol, quand nous avons repris le chemin d'Hollywood.

Je n'oserais pas affirmer que ma sortie a remis les pendules à l'heure. Cependant, c'est sans avoir à en discuter que mon père s'est installé avec nous dans l'appartement. Soyons franc ! Le soir même de leur querelle en plein air, ma mère avait appris le décès de Robinson. Les balles de la D.C.A. atteignaient encore leurs cibles. Et c'est l'avion où se trouvait ce monsieur qui a trinqué ce jour-là, à la hauteur de Hanovre. La région de Max. Drôle de hasard quand même ! Au moins, on pourra organiser un pèlerinage en famille. Chacun pleurera le sien ! Bon, j'arrête avec mes plaisanteries de mauvais goût.

Finalement, Robinson, c'était pas un méchant garçon. Il a participé à la libération de notre pays, je vais quand même pas lui en vouloir. Ça serait indécent. Mais pour ne rien vous cacher, je suis à son égard comme Sheridan à propos des Indiens : je le préfère mort que vivant. Pourquoi ? Eh bien, Papa vit à nouveau avec nous. Je voudrais tellement les voir réconciliés, ces deux-là ! Et si Robin-

son était revenu, ça aurait été un tantinet compromis, il faut bien dire...

Pour l'instant, Maman accuse le coup. Elle est dans le cirage. Elle a accepté le retour de mon père au foyer sans réagir. Ni contente ni mécontente. On dirait qu'elle n'a plus rien à défendre. Elle est là, comme une souche.

Papa comprend très bien ces choses-là. Il a connu des moments délicats, lui aussi.

« Les blessures au cœur, ça cicatrise mal, faut du temps, beaucoup de temps », qu'il m'a dit hier.

Il a décidé d'être patient.

Je passe des heures avec eux, maintenant. Mon père ne sort plus. Il s'est mis aux jus de fruits, bon, surtout au jus de raisin, d'accord, mais, dans la vie, il vaut mieux d'innocentes transitions que de sales rechutes. Ma mère, elle, s'est remise à lire. Chacun sa cure de sevrage.

Quant à votre serviteur? Il s'est replongé dans ses bouquins de classe, tout bonnement. Dès que nous serons rentrés, je compte passer l'examen pour raccrocher une terminale. La vie active, j'y viendrai plus tard, et c'est pas plus mal. Warner a été chic avec moi mais il faut être lucide, je n'ai encore ac-